

## SÉLECTIONS <sup>1</sup>

*Nguyen Ai Quoc [Ho Chi Minh]*

Nguyen Ai Quoc, « Revendications du peuple annamite » (1919), texte rédigé par le Groupe des Patriotes annamites à Paris [signé Nguyen Ai Quoc]  
[Centre des Archives d’Outre-Mer, Service de Liaison avec les Originaires des Territoires Françaises d’Outre-Mer, Série I, Carton 8]

Nguyen Ai Quoc, « Discours au Congrès de Tours », Parti Socialiste Français (Décembre 1920).

Nguyen Ai Quoc, « Zoologie » *Le Paria* 2 (1 mai 1922): 1.

Nguyen Ai Quoc, « Paris (extrait de Lettres à ma cousine) » *L’Humanité* (31 mai 1922).

Nguyen Ai Quoc, « Lettre Ouverte à M. Albert Sarraut, Ministre des Colonies » *Le Journal du Peuple* (25 juillet 1922).

Nguyen Ai Quoc, « L’Enfumé » *L’Humanité* (20 août 1922): 2.

---

<sup>1</sup> Compilation et transcription de Brent H. Edwards (Rutgers University)

« Revendications du peuple annamite » (1919), texte rédigé par le Groupe des Patriotes annamites à Paris, et signé Nguyen Ai Quac  
[Centre des Archives d'Outre-Mer, Service de Liaison avec les Originaires des Territoires Françaises d'Outre-Mer, Série I, Carton 8]

Depuis la victoire des Alliés, tous les peuples assujettis frémissent d'espoir devant la perspective de l'ère de droit et de justice qui doit s'ouvrir pour eux en vertu des engagements formels et solennels, pris devant le monde entier par les différentes puissances de l'Entente dans la lutte de la Civilisation contre la Barbarie.

En attendant que le principe des Nationalités passe du domaine de l'idéal à celui de la réalité par la reconnaissance effective du droit sacré pour les peuples de disposer d'eux-mêmes, le Peuple de l'Ancien Empire d'Annam, aujourd'hui Indochine française, présent aux Nobles Gouvernements de l'Entente en général et à l'honorable Gouvernement français en particulier les humbles revendications suivantes:

1° Amnistie générale en faveur de tous les condamnés politiques indigènes.

2° Réforme de la justice indochinoise par l'octroi aux Indigènes des mêmes garanties judiciaires qu'aux Européens, et la suppression complète et définitive des Tribunaux d'exception qui sont des instruments de terreur et d'oppression contre la partie la plus honnête du peuple Annamite.

3° Liberté de Presse et d'Opinion.

4° Liberté d'association et de réunion.

5° Liberté d'émigration et de voyage à l'étranger.

6° Liberté d'enseignement et création dans toutes les provinces d'écoles d'enseignement technique et professionnel à l'usage des indigènes.

7° Remplacement du régime des décrets par le régime des lois.

8° Délégation permanente d'indigènes élus auprès du Parlement français pour le tenir au courant des desiderata indigènes.

Le peuple annamite, en présentant les revendications ci-dessus formulées, compte sur la justice mondiale de toutes les Puissances et se recommande en particulier à la bienveillance du Noble Peuple français qui tient son sort entre ses mains et qui, la France étant une République, est censé l'avoir pris sous sa protection. En se réclamant de la protection du peuple français, le peuple annamite, bien loin de s'humilier, s'honore au contraire: car il sait que le peuple français représente la liberté et la justice, et ne renoncera jamais à son sublime idéal de Fraternité universelle. En conséquence, en écoutant la voix des opprimés, le peuple français fera son devoir envers la France et envers l'Humanité.

Nguyen Ai Quoc, « Discours au Congrès de Tours » Parti socialiste français (décembre 1920)

*Le Président.* — L'Indochine a la parole. (*Applaudissements*).

*Le Délégué d'Indochine* [Nguyen Ai Quoc]. — Camarades, j'aurais voulu venir aujourd'hui collaborer avec vous à l'oeuvre de révolution mondiale, mais c'est avec la plus grande tristesse et la plus profonde désolation que je viens aujourd'hui, comme socialiste, protester contre les crimes abominables commis dans mon pays d'origine. (*Très bien!*).

Vous savez que depuis un demi-siècle le capitalisme français est venu en Indochine; il nous a conquis avec la pointe des baïonnettes et au nom du capitalisme. Depuis lors, non seulement nous sommes honteusement opprimés et exploités, mais encore affreusement martyrisés et empoisonnés. (Je soulignerai ce mot empoisonnés, par l'opium, l'alcool, etc.) Il m'est impossible, en quelques minutes, de vous démontrer toutes les atrocités commises en Indochine par les bandits du capital. Plus nombreuses que les écoles, les prisons sont toujours ouvertes et effroyablement peuplées. Tout indigène réputé avoir des idées socialistes est enfermé et parfois mis à mort sans jugement. C'est la justice dite indochinoise, car là-bas il y a deux poids et deux mesures; les Annamites n'ont pas les mêmes garanties que les Européens ou les européens.

La liberté de presse et d'opinion n'existe pas pour nous, pas plus que la liberté de réunion ou d'association. Nous n'avons pas le droit d'émigrer ou de voyager à l'étranger; nous vivons dans l'ignorance la plus noire car nous n'avons pas la liberté d'enseignement. En Indochine, on fait tout ce qu'on peut pour nous intoxiquer avec l'opium et pour nous abrutir avec l'alcool. On a fait mourir plusieurs milliers d'Annamites et on a fait massacrer plusieurs milliers d'autres pour défendre des intérêts qui ne sont pas les leurs.

Voilà, camarades, comment plus de vingt millions d'Annamites, qui représentent plus de la moitié de la population de la France, sont traités. Et pourtant ces Annamites sont des protégés de la France. (*Applaudissements*). Le Parti socialiste se doit de mener une action efficace en faveur des indigènes opprimés. (*Bravos*).

*Jean Longuet.* — Je suis intervenu pour défendre les indigènes!

*Le Délégué d'Indochine.* — J'ai imposé, en commençant, la dictature du silence... (*Rires*). Le Parti doit faire une propagande socialiste dans toutes les colonies. Nous voyons dans l'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale la promesse formelle du Parti socialiste de donner enfin aux questions coloniales l'importance qu'elles méritent. Nous avons été très heureux d'apprendre la création d'une délégation permanente pour l'Afrique du Nord et nous serons heureux demain si le Parti envoie un camarade socialiste étudier sur place, en Indochine, les problèmes qui se présentent et l'action à mener.

*Un délégué.* — Avec le camarade Enver Pacha?

*Le Délégué d'Indochine.* — Silence, les parlementaires! (*Applaudissements*).

*Le Président.* — Et maintenant, silence les autres délégués, même non parlementaires!

*Le Délégué d'Indochine.*— Au nom de l'humanité tout entière, au nom de tous les socialistes, ceux de droite et ceux de gauche, nous vous disons: camarades, sauvez-nous!

*Le Président.* — Le représentant de l'Indochine a pu voir par les applaudissements qui l'ont salué, que le Parti socialiste tout entier est avec lui pour protester contre les crimes de la bourgeoisie.

Nguyen Ai Quoc, « Zoologie » *Le Paria* 2 (1 mai 1922): 1. [extrait]

[...] Darwin, le savantissime Darwin, savait que la prunelle d'une grenouille auvergnate est plus ronde que la prunelle d'une grenouille de Nottingham, et que la queue d'un pigeon mexicain a trois duvets de plus que la queue d'un pigeon de Suède, mais il ignorait complètement l'existence d'une espèce animale très nombreuse et bien connue de nos jours, et qui peut — aussi bien par sa quantité que par sa qualité — se classer au premier rang dans le monde zoologique. Puisque le phénomène est assez intéressant, nous allons donc essayer de le présenter aux amis du *Paria*.

Le résultat de sérieuses recherches nous permet d'affirmer que l'origine de cet animal remonte aussi loin que celle de l'homme, sinon plus. Sa constitution physique est extrêmement curieuse. [...] L'action climatique influe très fortement sur son derme qui passe du jaune au noir, rarement blanc. Malgré ces bizarreries, sa physionomie est quelquefois assez sympathique. Il est bipède. Mais, d'après des observations faites dans des contrées asiatiques, il passe parfois pour un quadrupède.<sup>2</sup> D'une façon générale, on peut le classer comme biman. Ce qui permet à cette espèce d'avoir un grand nombre d'individus et de pouvoir vivre sur une grande étendue de la surface du globe, c'est la facilité extraordinaire avec laquelle il s'accommode des substances alimentaires les plus variées. Il est carnivore, herbivore, rizivore et même budgétivore. A remarquer que l'individu passant au stade budgétivore est généralement considéré comme dégénéré parce qu'il perd tout le caractère moral de son espèce.

L'intelligence imitative est très développée et elle n'est pas superficielle comme chez le singe ou le perroquet, car on constate que son imitativisme atteint souvent la perfection et parfois surpasse même ce qu'il imite.

Quelques-unes de ses qualités utilitaires sont supérieures à celles de nos bêtes domestiques. Une fois apprivoisé, il se laisse tondre comme un âne et envoyer à la boucherie comme un veau. Il est d'une *fascinabilité* extrême: si l'on prend un individu, le plus grand ou le plus fort du troupeau, et lui accroche au cou une substance, brillante, une pièce d'or ou une croix, par exemple, il devient tout à fait docile, alors on peut lui faire faire n'importe quoi et marcher n'importe où, et les autres le suivent... bêtement, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Les savants de la B.I.Z.A. (British Imperial Zoological Association) viennent de signaler que l'espèce aborigène de la rive de l'Océan Indien et de la Côte Libyque, sur la mer Rouge, commence à manifester une évolution sensible, elle ne se laisse plus prendre facilement et fuit la domesticité. Ce fait nouveau ne manquerait pas de jeter de l'inquiétude dans les milieux industrialo-scientifiques du monde, et particulièrement dans ceux de la Cité; car, si la chair de l'animal n'est pas comestible, parce que non frigorifiable, son sang et sa sueur sont devenus indispensables pour l'engraissement des machines à boudins.<sup>3</sup>

Pour résumer ce court exposé, disons que cet animal-phénomène est connu sous le nom générique d'Indigène des colonies (*Coloniae Indigena*); mais, selon les contrées, on le nomme diversement: annamite, malgache, algérien, indien, etc. etc.

---

<sup>2</sup> Espèce mandarinale dans la posture de Salamalek.

<sup>3</sup> Connus également sous le nom de *capitalistes*.

P.S. — Nous venons de recevoir de notre collègue, le savant naturaliste De Partout, un rare spécimen qui paraît avoir une certaine parenté avec le phénomène de notre étude. Ce spécimen se nomme, d'après notre collègue: Le Prolétaire. Nous étudierons prochainement ce nouveau phénomène du Prolétaire de Partout.

Nguyen Ai Quoc, « Paris (Extrait de Lettres à ma cousine) » *L'Humanité* (31 mai 1922).

Tous les matins, je suis obligé de passer devant la soupe populaire pour aller à mon atelier. Qu'il fasse beau ou mauvais, que le soleil chauffe ou que la neige tombe, je vois toujours, attroupés devant la porte de l'institution, une trentaine de vieillards. Ils sont invraisemblablement vêtus. Les uns portent une couverture sur le dos, les autres une redingote de maître d'hôtel et un chapeau de paille jaunie, d'autres des baillons rapiécés et multicolores. Leurs chaussures, bâillant comme des boîtes aux lettres, sourient ironiquement à tous les passants. En attendant l'ouverture de la porte et pour tuer le temps, ils lisent des morceaux du *Matin* ou du *Petit Parisien*, ramassés je ne sais où. Lorsqu'il fait trop froid, ils soufflent dans leurs doigts ou ils font des *one-step* pour se réchauffer. L'un d'eux me dit en riant: « Tu vois, c'est notre chauffage central à nous ! »

Malgré leur apparence miséreuse, ils sont tous bien sympathiques, et à force de me voir, ils finissent par me connaître. Une sorte d'amitié s'établit entre nous et nous nous saluons en passant.

L'un des vieillards attire particulièrement mon attention. Il est propre, correct, et sa physionomie dénote une tristesse étouffée et une dignité qui ne se laisse pas abattre, même dans la détresse. Il se tient toujours derrière les autres.

Un jour, je vins lui serrer la main et lui dis: « Grand-père, si vous permettez, je vous inviterais à prendre un casse-croûte avec moi dimanche prochain ». Il me répondit: « Vous êtes bien gentil, monsieur, et ce serait blesser votre amabilité si je refuse, alors j'accepte ».

Nous allâmes dans un petit restaurant. Après avoir commandé de quoi manger, nous causâmes, et le vieillard me dit: « — Je ne m'étais pas permis de vous adresser le premier la parole, d'abord parce que vous êtes un étranger, et ensuite je craignais de choquer votre orgueil de jeune homme en vous interpellant, moi, un pauvre vieux, un mendiant, presque. Mais chaque fois que vous passiez devant moi, une douleur profonde m'envahissait et j'avais envie de pleurer. Je comprends votre étonnement, mais voici pourquoi: en vous voyant, je pensais à mon fils cadet, que j'ai perdu à la guerre. Il avait à peu près votre âge. Vous avez peut-être vingt-cinq à vingt-six ans? — Vingt-six, grand-père, lui dis-je. — C'est juste, lui avait un an de moins que vous. Si cela ne vous ennui pas, je vais vous raconter son histoire ou plutôt la mienne. — Je vous en prie, grand-père, cela m'intéressera beaucoup. — Dans ma jeunesse, dit mon vénérable commensal, j'étais inscrit maritime. J'ai fait plusieurs fois le tour du monde. J'ai été aussi dans votre pays, à Saïgon, à Haïphong. Puis, avec quelques économies, je me suis marié avec une brave paysanne. Nous nous sommes établis dans le Nord. Elle tenait une petite épicerie, moi, je travaillais dans une usine. Nous avons deux fils et une fille, trois anges, monsieur ! Ma femme et moi avons fait de grands sacrifices et nous avons pu donner à nos enfants une très bonne instruction. Nos voisins nous enviaient parce que nos enfants étaient bien élevés, bien sages, laborieux et instruits. Maurice, l'aîné, était dessinateur. Albert était mécanicien. Leur sœur, Yvonne, une petite fleur de dix-huit printemps — comme on dit poétiquement chez nous — qui faisait tourner la tête à tous les gars du pays, était dactylographe. Chacun gagnait convenablement sa vie et nous la nôtre. Ils travaillaient pendant la journée, et, le soir, ils étaient tous absorbés dans leurs études. Ils passaient tous les dimanches à discuter ensemble de ce qu'ils avaient appris la semaine. Je vous

assure que ça faisait rudement plaisir de les entendre, et c'étaient eux qui nous avaient appris, à leur mère et à moi, beaucoup de choses. Nous étions donc les plus heureux des parents.

« La guerre éclata. Maurice fut grièvement blessé au début et mourut peu de temps après. Albert fut porté disparu, après trois mois de campagne. Du coup, ma femme et ma fille étaient devenues folles, folles de douleur. Mon village servait de cible aux bombardements; nous rêvions autant de balles françaises que de balles allemandes; n'ayant pas de nationalité, les unes et les autres détruisaient les meubles et tuaient les gens avec la même indifférence et la même brutalité.

« Un jour, dans notre maison à moitié démolie, ma femme et ma fille étaient en train de faire la cuisine, une marmite — pas la fameuse marmite norvégienne de M. Louis Forest, mais celle qui écrabouille tout — tomba.

« Une formidable explosion, et tout sauta. J'y avais échappé parce que j'étais allé chercher quelque chose dans la cave. Lorsque je revins à moi et remontai de la cave, je ne trouvai plus en haut de l'escalier ni maison, ni femme, ni fille, mais un vide, un vide effrayant, horrible, un vide qui emplît l'atmosphère de l'angoisse, de la fin, de la mort et de la ruine. Je fus trop ahuri pour m'affoler. Mais, attendez, ce n'est pas tout. Le moment le plus terrible de ma vie, ce fut lorsque j'aperçus dans les décombres une main saignante de ma malheureuse Yvonne, et quelques pas plus loin, un pied tout chaussé de ma pauvre femme. Alors, alors... »

Ici le vieillard devint livide. Je lus dans ses yeux devenus vagues une expression indéfinissable de douleur et de révolte. Une convulsion le faisait trembler de tout son corps. Il appuya ses mains crispées sur le bord de la table. Ses pieds traçaient un va-et-vient rythmique et fiévreux sur le parquet, effort nerveux que fait toute personne qui veut dompter une émotion prête à exploser. Je lui dis doucement: « C'est assez, grand-père, vous me raconterez cela un autre jour. Prenez une pomme sautée, voulez-vous ? » Il parut ne pas m'entendre, et poussant un long soupir, il continua: « Voyez-vous, mon cher monsieur, la guerre, cette maudite guerre m'a tout tué, et mon bonheur, en mon foyer, et la femme que j'adorais, et les enfants que je chérissais, et me voici vivant de la charité publique après tant d'années de travail et de peine. Qui sait, oui, qui sait si mon pauvre Albert n'est pas celui qui dort aujourd'hui sous l'Arc de triomphe ! »

Il essuya une grosse larme, prit en tremblant son verre que je venais de remplir et me dit « A la vôtre, monsieur ».

Nguyen Ai Quoc, « Lettre Ouverte à M. Albert Sarraut, Ministre des Colonies » *Le Journal du Peuple* (25 juillet 1922).

Excellence,

Nous savons parfaitement bien que votre affection pour les indigènes des Colonies en général, et en particulier pour les Annamites, est grande.

Sous votre proconsulat, le peuple d'Annam a connu la vraie prospérité et le réel bonheur, bonheur de voir pulluler dans tout le pays des débits d'alcool et d'opium qui, de concert avec les fusillades, la prison, la démocratie et tout l'appareil perfectionné de la civilisation moderne, rendent l'Annamite le plus avancé des Asiatiques et le plus heureux des mortels.

Cet acte de bienveillance nous évite la peine de retracer tous les autres: tels que le recrutement et l'emprunt forcés, les répressions sanglantes, le détronement et l'exil d'un roi, la profanation des lieux sacrés, etc.

Comme dit un poète chinois: « Le vent de la tendresse suit le mouvement de votre éventail et la pluie de la vertu précède la trace de votre voiture ». Devenu suprême chef de toutes les Colonies, votre sollicitude particulière pour les Indochinois ne fait qu'augmenter avec votre grandeur. Vous avez créé, à Paris même, un service spécialement chargé — surtout pour l'Indochine, précise un organe colonial — de surveiller les indigènes résidant en France.

Mais « surveiller » seulement paraissait insuffisant aux yeux de la pitié paternelle de Votre Excellence, et Elle a voulu faire mieux. C'est pourquoi, depuis quelques temps, Elle a octroyé à chaque Annamite — cher Annamite, comme dit V.E. — des aides de camp particuliers.

Bien que très primaires dans l'art de Sherlock Holmes, ces braves gens sont très dévoués et particulièrement sympathiques. Nous n'avons que des louanges à faire à leur égard, et des compliments à faire à l'égard de leur chef, Votre Excellence.

Nous sommes sincèrement touchés de l'honneur que Votre Excellence a eu l'extrême bonté de nous faire, et nous l'aurions accepté avec la reconnaissance la meilleure si cet honneur ne nous paraissait pas un peu superflu et s'il n'excitait pas des envies et des jalousies.

Au moment où le Parlement cherche à faire des économies, à comprimer le personnel des administrations, où le budget se trouve largement troué, où l'agriculture et l'industrie manquent de bras, où l'on cherche à imposer les salaires des travailleurs et où la population réclame toutes les énergies productrices, il nous semblerait antipatriotique d'accepter, à un moment pareil, des faveurs personnelles qui occasionnent nécessairement le gaspillage des forces des citoyens condamnés — comme les aides de camp — à l'oisiveté, et la dépense de l'argent péniblement sué par le prolétariat.

Par conséquent, tout en restant votre obligé, nous déclinons respectueusement cette distinction flatteuse pour nous, mais trop coûteuse pour le pays.

Si votre Excellence voulait absolument connaître ce que nous faisons tous les jours, rien n'est plus facile: nous publierons, chaque matin, un bulletin de mouvement et Votre Excellence n'aura qu'à se donner la peine de lire.

D'ailleurs, notre emploi du temps est tout à fait simple, et presque invariable: le matin, de 8 h à 12 h, à l'atelier. L'après-midi: au bureau des journaux (de gauche,

naturellement) ou à la bibliothèque. Le soir: dans notre chambre, 9, impasse Compoint, Paris 17e, ou dans des conférences éducatives. Dimanches et fêtes: visite de musées ou d'autres lieux intéressants. Voilà ! En espérant que cette méthode commode et rationnelle donnera satisfaction à Votre Excellence, nous la prions d'agréer, etc.

Nguyen Ai Quoc

Nguyen Ai Quoc, « L'Enfumé » *L'Humanité* (20 août 1922): 2.

A Nahon, assassiné par le militarisme colonial, je dédie ce récit

« C'est dans la conquête de l'empire colonial que se sont instruits au combat la plupart des grands chefs militaires qui nous ont conduits à la victoire et dont l'opinion française célébrait déjà la gloire et les exploits quand ils portaient nos drapeaux sous les cieux de l'Afrique ou de l'Asie »  
Albert SARRAUT, Ministre des Colonies

*Haoussas*, janvier 1998

La ville de Haoussas était triomphalement pavoisée. On aurait dit qu'une fée du printemps avait touché de sa baguette magique la boiserie sèche des balcons et des fenêtres et en avait fait pousser d'innombrables feuilles rouges qui claquaient gracieusement au vent. C'était le cinquantième anniversaire de la République fédérative africaine. Jamais le peuple n'avait autant participé à des cérémonies analogues. Dès le matin, rues et places étaient comme un fleuve humain. Des cortèges d'écoliers, drapeaux en tête, parcouraient la ville en chantant l'*Internationale* aux applaudissements de la population. Sur la place des Soviets, un vieillard haranguait la foule. C'était le papa Kimengo, surnommé l'Enfumé.

Nonagénaire, Kimengo est un ancien combattant de l'armée révolutionnaire, un des fondateurs de la République noire. Doué d'une intelligence particulièrement perspicace, connaissant à fond les événements politiques et sociaux de son temps, Kimengo avait non seulement tout fait pour réveiller ses frères de couleur du profond sommeil de l'esclave, mais encore il s'était efforcé de détruire tous les préjugés de nationalité et de race et d'unir les exploités de toutes couleurs dans la lutte commune. Il a réussi. Kimengo est un des rares qui ont eu la grande peine de semer et le grand bonheur de jouir de la bonne moisson. Ses cheveux de neige couronnent magnifiquement sa figure. Sa bouche sourit, même devant les dangers les plus graves et aux moments les plus sombres. Toute sa physionomie reflète la bonté et la noblesse. Il est vénérable et vénéré.

Nous arrivions lorsqu'il était déjà au milieu de son discours, et voici ce que nous entendîmes:

« ... Les mots que nous, les vieillards, avons l'habitude d'entendre et de prononcer n'existent plus dans votre vocabulaire. Et c'est tant mieux. Lorsque nous parlons du tribunal, de la police, de l'armée, de la prison, de l'impôt, peu de vous comprennent ce que tout cela signifie.

« Dans mon temps, notre République était une colonie française. Il y avait des riches et des pauvres. Les riches, c'était des gens qui avaient tout en n'ayant rien fait. Les pauvres, c'était des gens qui ayant tout fait n'avaient rien. Les pauvres devaient se faire tuer pour les riches lorsque ceux-ci ne s'entendaient pas: c'est ce qu'on appelait l'impôt du sang. Ils devaient apporter tous les produits de leur travail aux riches: c'est ce qu'on appelait l'impôt de l'argent.

« Donc, les capitalistes blancs, qui nous avaient colonisés, voulaient nous faire payer ces impôts même si nous ne possédions rien. N'ayant pu payer et pour ne pas subir les mauvais traitements, nous nous sauvions dans les bois. Ils nous poursuivaient avec leurs chiens et leurs fusils, et nous étions obligés de nous cacher dans une grotte, aujourd'hui nommée Grotte des Martyrs.

« Nous étions plus de deux cents hommes, femmes et enfants. Nous nous croyions en sécurité relative, et bien que nous eussions beaucoup souffert de l'humidité, de l'obscurité et de la faim, nous décidâmes d'y rester aussi longtemps que possible, sachant qu'ils nous attendaient dehors avec leurs armes. Il faisait une nuit éternelle dans cette caverne, et je ne sais combien de temps nous y avons séjourné. On ne voyait rien, on n'entendait rien, excepté des aboiements furieux et lointains de chiens qui nous rappelaient que nous étions toujours en danger.

« Un jour, ou plutôt une nuit, nous sentons une odeur âcre envahir notre retraite souterraine. L'odeur augmenta rapidement d'intensité et devint insupportable. Qu'y avait-il? Personne ne le savait... Les enfants pleuraient, les femmes criaient, les hommes juraient. C'était la panique. Nous sauver? Mais où? C'était atroce! Les claquements de dents, les cris déchirants, les hoquets, les bruits des corps tombés, les pleurs de rage faisaient de ce coin noir et enfumé un véritable enfer.

« Je me trouvais alors tout à fait au fond de la caverne. Instinctivement, je fermai les yeux et la bouche, et je m'appliquai la figure contre le mur. Je sentis alors que je respirais plus facilement et m'endormis sans m'en rendre compte. Lorsque je me réveillai, je vis un filet de lumière, tombant obliquement sur ma face, c'était une fente dans la terre, qui m'avait permis de respirer et m'avait ainsi sauvé la vie. Je voulus creuser une sortie par là, mais je ne parvins qu'à m'épuiser inutilement. Je décidai alors de tout risquer en sortant par l'entrée de la grotte. Après avoir tâtonné et marché sur deux cents cadavres enfumés, je retrouvai le ciel libre.

« Je mangeai de l'herbe et des racines, je vagabondai de village et village, à la fin je fus paternellement recueilli par le père de notre camarade blanc que voici. C'est lui qui m'a élevé dans les principes de la fraternité et du communisme, c'est lui aussi qui m'a appris le nom du blanc qui, pour faire rentrer les impôts, nous avait asphyxiés d'une façon si sauvage. 'L'enfumeur' s'appelait Bruère, représentant de la France et administrateur de Haoussas.' »